

Rédigées par Alexandru Duțu (A.D.); Octavian Iliescu (O.I.); Daniel Barbu (D.B.); Mihai Mitu (M.M.); Constantin Paraschiv (C.P.); Bogdan Murgescu (B.M.); Iacob Mârza (I.M.); Andrei Pippidi (A.P.); Constantin Iordan (C.I.); Sorin Antohi (S.A.); J. Irmischer—Berlin (Irm.); Cătălina Vătășescu (C.V.)
Publiées par les soins de Zamfira Mihail

ȘTEFAN LEMNY, *Românii în secolul XVIII. O bibliografie*, Iași, Universitatea «Al. I. Cuza», 1988, XL + 328 p.

Cette bibliographie qui comprend 4922 notices présente les bibliographies, encyclopédies et dictionnaires, catalogues, inventaires et répertoires et autres instruments de travail, ainsi que les sources documentaires (documents internes et externes), témoignages auxiliaires (cartographie, iconographie, héraldique, numismatique, mémoires, traditions orales), archives (collections nationales et étrangères) et dans une dernière section les œuvres roumaines du 18^e siècle et les œuvres étrangères concernant les Roumains. Une dense introduction de l'auteur de cet instrument de travail indispensable à tout dix-huitiémiste récapitule les opinions contradictoires formulées sur ce siècle et qui ont imposé une certaine image de cette époque de recul politique et de progrès culturel, ainsi que le travail de ceux qui ont édité des textes de l'époque ou ont compilé des anthologies. Mentionnons que la grande majorité des notices contient aussi des explications sommaires, que les recueils de documents publiés sans système et intelligence sont décrits en détails, que des références signalent les comptes rendus, pour donner une idée de l'ampleur des recherches faites par Ștefan Lemny et de la grande utilité de son travail.

A. D.

Bucoavna Bălgrad 1699. Edition critique imprimée par les soins de S. S. Emilian évêque d'Alba Iulia, Alba Iulia, 1988, 291 p.

Imprimé au début de l'année 1699 à Alba Iulia, en Transylvanie, par Mihail Iștvanovici (qui devait ensuite imprimer les premiers livres géorgiens à Tbilisi), cet abécédaire de petit format (in 8^o) était destiné aux écoles paroissiales orthodoxes. Son contenu reflète les tensions confessionnelles de Transylvanie où les princes calvins essayaient de convertir les Roumains orthodoxes, ainsi que le niveau de l'enseignement élémentaire qui offrait aux élèves la possibilité de lire et d'apprendre l'essentiel de la doctrine traditionnelle. La gravure qui représente les saints Constantin et Hélène indique le patronage du prince de Valachie Constantin Brancoveanu. Le texte est reproduit en entier avec un glossaire à la fin ; il est précédé par une étude sur le contexte politique et culturel (L'évêque Emilian), une insertion de ce livre dans la tradition didactique européenne et roumaine (Iacob Mârza et Dumitru Călugăr), une évaluation de sa signification spirituelle et religieuse (Teodor Bodogae), et deux analyses très poussées sur les aspects philologiques (Alin Mihai Gherman et Eva Mârza) et ceux linguistiques (Anton Goția). De l'édition de 1699 seulement deux exemplaires ont survécu ce qui indique une intense circulation de ce livre qui nous permet maintenant de reconstituer l'activité pédagogique d'antan, la présence de l'imprimé en terre roumaine et les confrontations qui engageaient dans les conflits politiques les grandes vérités.

A. D.

G. BRĂTESCU, *Primele tipărituri de interes medical în limba română, 1581—1820*, Editura Medicală, București, 1988, 414 p.

Le docteur Brătescu continue ses recherches sur l'histoire de la médecine en Roumanie en nous offrant une anthologie de textes groupés en ordonnances officielles, conseils médicaux et

Rev. Études Sud-Est Europ., XXVII, 4, p. 367—382, Bucarest, 1989

antiépidémiques, médecine légale et symptomatologie, extraits des calendriers, recettes, textes édifiants et littéraires. Depuis les dispositions pour l'organisation des lazarets et jusqu'à Zuma de Mme de Genlis, il y a tout un registre de conseils, explorations, anecdotes qui nous restitue les progrès de la civilisation du corps dans la culture roumaine. Il est intéressant de noter la coexistence des recettes traditionnelles avec les dispositions antiépidémiques ou les nouvelles découvertes ; mais l'historien peut observer comment les progrès de l'hygiène soutenue par l'administration autrichienne a fini par provoquer des transformations dans les mentalités (par ex. l'interdiction de déposer des malades à l'intérieur des églises).

A. D.

JOSEF FLECKENSTEIN, *Unterwegs ins Mittelalter. Eine Betrachtung zur Konzeption und Bedeutung des Lexikons des Mittelalters*. Im Artemis Verlag, München, 1988, 13 (14) pp

A mi-chemin de la publication du premier grand Lexicon du Moyen Age, l'auteur se penche un instant sur la conception qui a régi dès le début et doit régir jusqu'à la fin la réalisation de cet important instrument de travail et sur sa signification, dans l'état actuel des recherches de tout genre, vouées à l'histoire médiévale. Cet ouvrage a été projeté comme devant représenter un bilan des résultats obtenus par les investigations entreprises depuis plus d'un siècle dans les domaines les plus divers possibles, de sorte que, au bout de sa publication, il représentât un miroir fidèle de la vie tout entière parcourue par la société humaine au Moyen Age. Pour atteindre ce but, le Lexicon du Moyen Age embrasse un grand nombre d'aspects très variés faisant l'objet de recherches d'un large éventail de disciplines. De ce fait, il s'adresse aussi bien aux spécialistes qu'à ceux qui tout simplement aiment l'histoire du Moyen Age.

O. I.

Lexikon des Mittelalters. Vierter Band/Fünfte Lieferung : *Frelherr — Gart des Gesundheit*; Sechste Lieferung : *Garten — Germanos*; Siebente Lieferung : *Germanus — Goslar*. Artemis Verlag, München und Zürich, 1988.

Continuant notre série de notices qui rendent périodiquement compte de la publication de ce grand Lexicon du Moyen Age¹, nous allons nous occuper dans ce qui suit de ces trois livraisons du IV^e volume, parues en 1988. Dans le but de présenter, comme d'habitude, à nos lecteurs, certaines remarques suggérées par la lecture d'un nombre de voix qui ont particulièrement éveillé notre attention nous emprunterons l'ordre alphabétique de voix respectives.

Citons par exemple, pour commencer, la voix *Friesacher Pfennig* (auteur : P. Berhaus V^e livr, col. 970) : la diffusion de ces monnaies vers l'Est a couvert non seulement le Banat et la Transylvanie, car elle est également attestée en deçà des Carpates, comme nous l'avons déjà montré depuis environ un demi-siècle² ; leur pénétration dans cet espace a été coupée par la grande invasion mongole de 1241, bien qu'il existe des trésors monétaires enfouis après cette date³.

Gagausen (A. Tietze ; ibidem, col. 1078) : au sujet de cette population, qui survit aujourd'hui notamment dans le sud de la Bessarabie, on pourra consulter avec profit l'étude publiée par A. Decei, *Le problème de la colonisation des Turcs seldjoukides dans la Dobrogea au XIII^e siècle*

¹ Voir *RÉSEE*, 17, 1979, p. 664—665 ; 19, 1981, p. 206—207, 799 ; 21, 1983, p. 77, 307, 372—375 ; 23, 1985, p. 83—86 ; 24, 1986, p. 102—103, 209—210 ; 25, 1987, p. 90—92.

² Octavian Oct. Iliescu, *O mărturie numismatică din îndepărtatul ev mediu românesc*, dans *Buletinul Societății Numismatice Române*, 37, 1943, p. 39—62.

³ Cf. Constanța Știrbu, *Un tezaur din sec. al XIII-lea descoperit la Stmbăteni, jud. Arad*, dans *Cercetări numismatice*, 2, 1979, p. 57.

dans *Ankara Üniv. D. T. C. Fakültesi Tarih Antik Araştırmaları Dergisi*, VI, 1968, 10—11, p. 85—111 (source bibliographique que nous devons à l'amabilité de notre ami Șerban Papacostea, auquel nous adressons, ici encore, nos sincères remerciements).

Gattilusio(o) (M. Balard, VI^e livr., col. 1139—1140) : se basant sur une riche documentation, publiée jusqu'en 1986, l'auteur y apporte un nombre de précisions très importantes, concernant la succession des divers représentants de cette famille, à Lesbos (Mytilène) aussi bien qu'à Aenos en Thrace. Notons par exemple l'information selon laquelle à la disparition de Francesco I et de deux de ses fils, lui succéda à Lesbos son troisième fils, Jacopo, qui prit aussitôt le nom de Francesco II (1384—1403) ; à la mort de ce dernier, lui succéda son fils aîné Jacopo (1403—1428). Tout cela apporte des changements substantiels dans la succession et la chronologie des Gattilusio, telles qu'elles étaient connues depuis Schlumberger⁴ ; si ces changements s'avèrent corrects, la classification des monnaies frappées aux noms des successeurs de Francesco I devra, elle aussi, en tenir compte⁵.

Geldwirtschaft (H. Kellenbenz ; *ibidem*, col. 1201—1204) ; remarquable synthèse, bibliographie bien mise à jour (jusqu'en 1987).

Genoa (G. Petti Balbi : *ibidem*, col. 1251—1261) : la structure de cette voix comporte trois grandes divisions, toutes les trois bien nourries d'informations, à savoir : I. Développement topographique ; II. Histoire générale et histoire des institutions et III. Economie et commerce. Cette dernière section (col. 1258—1260) consacre seulement quelques lignes à l'expansion coloniale de Gênes ; à notre avis, elle aurait mérité d'être traitée dans une section distincte ; en effet, c'est grâce à l'infatigable activité déployée par les Gênois, du XII^e au XV^e siècle, dans leurs établissements d'outre-mer, que Gênes a gagné une place d'honneur dans l'histoire de la civilisation européenne. En revanche, il nous sera permis de souligner la valeur de la bibliographie fournie à la fin de cet article ; elle est très ample et bien systématisée.

Georg von Ungarn (C. P. Haase ; *ibidem*, col. 1281) : à la bibliographie de référence, il convient d'ajouter : Fr. Pall, *Identificarea lui „Captivus Septemcastrensis”*, dans *Revista de istorie*, 27, 1974, 1, p. 97—105 (signalé par Șerban Papacostea).

Gepiden (G. Wirth ; *ibidem*, col. 1292—1293) : à compléter la bibliographie de référence par l'article de R. Harhoiu, dans *Dicționar de istorie veche a României (paleolitic — sec. X)*, Bucarest, 1976, p. 294—295, s.v. gepizi.

Goldene Horde (B. Spuler ; VII^e livr., col. 1543—1545) ; pour un aspect particulier du problème, on pourra consulter l'étude de A. Decel, *L'invasion des Tatars de 1241/1242 dans nos régions selon la « Djāmi' al-ta'ārikh » de Fāzī al-lāh Rāšid ad-dīn*, dans *Revue roumaine d'histoire* 12, 1973, p. 101—121.

Pour conclure, signalons une omission tout à fait regrettable : Giurgiu, en Valachie, sur le Danube, dont l'importance politique et militaire au Moyen Âge ne saurait être ignorée.

O. I.

JAN OLOF ROSENQVIST, *The Life of St Irene Abbess of Chrysobalanton. A Critical Edition with Introduction, Translation, Notes and Indices* (Studia Byzantina Upsaliensia 1), Almqvist & Wiksell International, Uppsala 1986, LXXVIII + 175 p.

The first volume of this new series of the *Acta Universitatis Upsaliensis* is devoted to Middle Byzantine hagiography, and will be followed by critical studies and editions of the Lives of Andreas Salos, the Empress Theophano, Niketas of Menedikon, Philaretos the Merciful and Eugenios of Trebizond, all texts chosen, as Professor Lennart Rydén says in the Preface (p. VII), for their literary merits and general interest rather than the importance (historical and liturgical) of the saints described in them.

Thus, the “major concern” of J. O. Rosenqvist was to demonstrate — and with complete success I would say — the relevance of the literary approach to the study of Byzantine hagiography and the *Vita* of St Irene (BHG³ 952) in particular (Foreword, p. XI).

The Introduction consists of a summary of the content (p. XVIII—XXIII), a discussion of the general character of the text and the date of its composition (980—1071) (p. XXIII—

⁴ G. Schlumberger, *Numismatique de l'Orient latin*, Paris, 1878, p. 432—434.

⁵ Sur les monnaies frappées par les Gattilusio à Lesbos et à Aenos, v. Giuseppe Lunardi, *Le monete delle colonie genovesi*, Gênes, 1980, p. 243—276 ; plus récemment, Octavian Iliescu, *Contributions à l'histoire des colonies génoises en Roumanie aux XIII^e—XV^e siècles*, dans *Revue roumaine d'histoire*, 28, 1989, p. 48—49.

XXIX), the background, purpose and authorship of the *Vita* (a female membre of the Gouber family, perhaps the foundress and abbess of the Chrysobalanton convent) (p. XXIX—XLIII) and an analysis of the literary aspects (p. XLIII—XLVIII).

The second chapter is devoted to the textual tradition of the *Vita* (Athos Dionysiou 151, 1610; Athos Ivron 905, 15th c.; Athos Koutloumousiou 208, 15th c.; Athos Pantokrator 6, 14th, c.; Athos Stavronikita 18, 13th c.; Athos Vatopedi 93, 13th c.; Florence Laurentianus X 31, 15th c.) (p. IL—LV), its editions and translations (Agapios Landos in his *Kalokairinē*, Venice 1656 and *Acta Sanctorum* July, 6, Antwerpen 1729, based on the Laurentianus) (p. LV—LVII) and the *recensio* (the text is “constituted by means of an eclectic procedure”) (p. LVII—LXVII). The chapter is followed by two appendices: Chrysobalanton in the *Patria Konstantinoupoleōs* (p. LXVIII—LXXIII) and St Irene in the Twentieth Century (p. LXXIV—LXXVI).

The critical edition of the *Vita* with an accurate English translation *en regard* is given at p. 1—114, together with a third appendix: the Greek text of the Akolouthia of St Irene (p. 115—123). The book ends with several indices: of quotations, reminiscences and parallels (p. 126—134), a Greek index (p. 135—169), a grammatical (p. 170—172) and a general one (p. 173—175).

D. B.

CHRYSANTHI MAVROPOULOU-TSIOUMI, *The Church of St Nicholas Orphanos*, Institute for Balkan Studies, Thessaloniki, 1986, 51 p. + 32 pl. + VIII colour pl.

St Nicholas Orphanos' paintings are well known to the scholarly world. The works of A. Xyngopoulos, Tania Velmans and A. Tsitouridou largely contributed to a thorough understanding of St Nicholas frescoes' place in the evolution of Paleologan art. Mrs Mavropoulou-Tsioumi herself offered in 1970, for the guides of the Institute for Balkan Studies, a Greek version of this book, dedicated to the 2300th anniversary of Thessaloniki in its English translation.

The book opens with the location of the church, a remain of a former monastery, and a brief discussion on the significance of its name. The authoress' opinion, different from that of Prof. Xyngopoulos, is that the church was called Orphanos because St Nicholas is known as a patron of orphans.

A brief outlook on the architecture and sculptured decoration prefaces the analysis of the painting, dated in the 1310—1320 decade. The authoress stresses the monument's close connections with other late 13th—early 14th century churches in Macedonia (Peribleptos in Ochrid, Veria, Staro Nagorichno).

There follows the description of the frescoes in the nave (p. 18—32), dominated by the Twelve Great Feasts and various scenes from the Passion of Christ, of those in the south ambulatory (p. 32—36) where the Miracles of Christ and the Life of St Gerasimus are depicted, and the northern one (p. 37—38), where the Acathistus Hymn is illustrated; the frescoes in the narthex (p. 38—42) present the narrative cycle of the Life of St Nicholas and fragments of the Menologion. The book ends with the descriptions of some individual portraits of saints (p. 43—45).

The tribute to the anniversary of Thessaloniki would not be complete without pointing out the importance of St Nicholas Orphanos' paintings in South—East Europe. Suffice it to give only one example: the frescoes of St Nicholas church in Curtea de Argeş (Walachia) are indebted to the iconographic solutions of St Nicholas Orphanos and, sometimes, even to its stylistic patterns. Thus, St Nicholas Orphanos testifies not only for the artistic achievements of the Paleologan period but represents a main link in the diffusion of the 14th century Byzantine art in the Balkans.

D. B.

GEORGE CHRISTOS SOULIS, *The Serbs and Byzantium during the Reign of Tsar Stephen Dušan (1331—1355) and his Successors*, Dumbarton Oaks Library and Collection, Washington D. C. 1984, XXVI + 353 p. (dactylographié).

Ce livre a comme point de départ une thèse présentée en 1958 à l'Université de Harvard, complétée et enrichie par l'auteur disparu en plein travail le 18 Juin 1966. La tâche de publier cet ouvrage fut assumée par Jelisaveta Stanojevich-Allen et Speros Vryonis Jr., de Dumbarton

Oaks. Il est tout de même dommage qu'il soit imprimé tant d'années après la mort de l'auteur car bien de pages ont vieilli et maints passages datent déjà. Le riche inventaire des livres et articles parus depuis 1966, dressé par les éditeurs, n'arrive pas toujours à rajeunir le texte (p. 277, 281—282, 285, 317—333).

Les deux premiers chapitres retracent les événements du règne d'Etienne Dušan, analysés en deux étapes : de son avènement jusqu'en 1348 (p. 1—31) et de 1348 à sa mort prémature, survenue en 1355 (p. 40—59). En adoptant les titres d'empereur et autokrator (1345), Dušan se proclama l'héritier des empereurs de la Nouvelle Rome et se fit couronner en 1346 par le premier patriarche serbe Joanikij en tant que souverain des Romées et des Serbes. Le tsar sut profiter des troubles internes de Byzance et, s'alliant successivement avec Jean Cantacuzène et Anne de Savoie, il se tailla un empire d'une étendue considérable non sans la complicité de certains dignitaires grecs engagés dans la guerre civile.

Le troisième chapitre (p. 60—85) étudie la politique de Dušan dans les territoires byzantins conquis. Les visées universelles du tsar se sont manifestées par la formation d'une idéologie propre et d'un droit original (le *Zakonik*), par la création d'une Eglise « nationale » et d'une administration civile destinée à consolider l'autorité d'Etienne en sa qualité de successeur des basileus de Constantinople.

Les quatre derniers chapitres sont consacrés à l'émiettement de l'empire de Dušan après sa mort et à la survivance de la domination ou de l'influence serbe en Macédoine (p. 86—107), Thessalie (p. 108—119), Epire (p. 120—134) et en Albanie (p. 135—145) jusqu'à la conquête ottomane.

Après les conclusions (p. 146—148), le lecteur trouvera cinq appendices ponctuels : le premier s'occupe de la fortune d'un condottiere balkanique du XIV^e siècle, Momčilo (p. 149—150), les deux suivants de la ville de Serres sous la domination de Dušan (p. 151—152) et de la Tour de Serres (p. 153—154) ; le texte clôt sur quelques notes sur l'invasion ottomane en Macédoine (p. 155—157) et sur les documents du monastère de St. Jean Prodrome du Mont Menoikeon (p. 158—160).

Les notes sont données après le texte (p. 161—267) et avant la bibliographie qui contient trois strates (p. 271—333) : les titres utilisés dans la thèse, les ouvrages ajoutés par l'auteur après 1958 et les publications réunies par les éditeurs. Le livre est enrichie par deux tableaux généalogiques (les Némanides, p. 270—272 et les Balša, p. 273), deux cartes (p. 274—275) et un index général (p. 335—353).

D. B.

Byzance. Hommage à André N. Stratos, Volume I : *Histoire — Art et Archeologie*. Volume II : *Théologie et Philologie*, Athènes 1986, CXX + 810 p. (numérotation continue) + 12 pl.

Cet ouvrage, fruit du dévouement de Madame Nia A. Stratos, se présente comme un hommage monumental — tant par la qualité bibliophilique des deux volumes sur papier filigrané, somptueusement reliés que par l'éclat des noms réunis dans ces *Mélanges* — à la mémoire d'André Stratos, qui fut non seulement un important homme d'Etat (il a été cinq fois ministre) mais aussi un distingué historien de Byzance, dont la valeur fut unanimement reconnue par le monde scientifique.

Cent-dix pages d'introduction, signées par Nia A. Stratos, Hélène Ahrweiler, sir Steven Runciman et Constantin Tsatsos (ancien président de la Grèce), retracent la carrière politique et évoquent l'activité d'érudit d'A. Stratos, dont la vie fut mise au service de son pays à la fois par un sage engagement dans les luttes politiques que par un effort continu vers l'éclaircissement du passé de la nation hellénique.

Pour comprendre la position occupée par André Stratos dans la byzantinologie actuelle et pour mesurer l' estime qui lui ont montré les plus grands maîtres de cette discipline, il suffit d'énumérer les noms des ceux qui ont contribué à ces deux prestigieux volumes.

Histoire : John Barker, Hratz Bartikian, Konstantinos Bonis, Peter Charanis, Aikaterini Chriotophilopoulou, Evangelos Chrysos, Ivan Dujčev, Johannes Irmscher, Jean Karayanopoulos, Angeliki Laiou, Bruno Lavagnini, Paul Lemerle, Chryssa Maltezou, Cécile Morrisson, Apostolos Vacalopoulos, Gerhard Wirth, Denys Zakythinos.

Art et Archéologie : Manolis Chatzidakis, Nicolas Drandakis et Panayotis Vocotopoulos.

Théologie et Philologie : Franjo Barišić, Hans-Georg Beck, Anthony Bryer, Antonio Carile, Enrica Follieri, Antonio Garzya, Jean Gouillard, André Guillou, Wolfram Hörandner, Herbert Hunger, Johannes Koder, Cyril Mango, Manoussos Manoussacas, Athanase Marko-

poulos, Haralambie Mihăescu, Dimitri Obolensky, Anna Philippidis-Braat, Giuseppe Schirò, Andrew Sharf, Nicolas Tomadakis, Zinaida Udalcova and Panayotis Zepos.

Un index général clôt l'ouvrage, dont chaque volume se termine par les fiches biographiques des collaborateurs.

D. B.

ALEXANDRU MAREȘ, *Filigranele hîrtiei întrebuițate în Țările Române în secolul al XVI-lea* (Watermarks used in the Romanian Principalities in the 16th Century), Ed. Academiei, București, 1987, LVI + 421 p.

This volume is the first thorough watermark repertory ever published in the Romanian literature. Based on the investigation of an impressive bulk of manuscripts, documents and printed books, it helps to date the texts copied in the 16th century in Walachia, Moldavia and Transylvania. But as the paper analysed by Alexandru Mareș is seldom of Romanian make the repertory may be useful also to the scholars — philologists, paper historians, archivists — from other Central and East-European countries.

The book opens with a brief foreword (p. VII) and a list of documentary depositories consulted (p. VIII—IX). The introductory study (p. XI—LV) furnishes a competent outlook on the previous Romanian watermark research, the history of the Transylvanian paper-mills — the ones in Brașov, Cluj and Sibiu — and comments on the source and variants of foreign paper used by the Romanians — widespread is the North-Italian one (mainly Venetian), followed by Austrian, German and Polish paper, some of their variants being so far absent in earlier repertories — paper circulation in the three Romanian Principalities during the 16th century, paper consumption time, watermarks' dating possibilities and the structure of the repertory.

The repertory itself offers 1754 watermark reproductions (p. 1—364): 247 of Romanian make (1—152 from Brașov paper-mills, 153—216 from Cluj and 217—247 from Sibiu) and 1510 watermarks of foreign make (iconographically distributed as follows: animals 248—698, letters 699—721, different objects 722—1574, plants 1575—1597, human images 1598—1634 and varia 1635—1757) and a list of their provenance, deposit and registration (p. 365—418).

Anyone working with documents and manuscripts related to South-Eastern Europe should be henceforth grateful to Alexandru Mareș, one of the best authorities in the field of Romanian philology, for this most valuable book of reference.

D. B.

HENRYK KOCÓJ, *Wielka Rewolucja Francuska a Polska. Zarys stosunków dyplomatycznych polsko-francuskich w okresie Sejmu Wielkiego i powstania kościuszkowskiego* (La Révolution française et la Pologne. Esquisse des relations diplomatiques polono-françaises dans la période de la Grande Diète et de l'insurrection de Kościuszko), Instytut Wydawniczy Pax, Warszawa, 1987, 300 p.

Dans l'introduction (*À la veille du 200^e anniversaire de la Révolution française*) on argumente la nécessité d'une nouvelle étude sur ce problème, étant donné le fait que les anciens travaux (S. Askenazy, W. Dzwonkowski, Pierre Doyon, W. M. Kozłowski, M. Kukiel, B. Leśnodorski) n'ont pas traité le sujet d'une manière satisfaisante.

Le premier chapitre (*L'opinion publique française par rapport à la première période de la Grande Diète*) passe en revue l'attitude des diplomates français envers la Pologne (Vergennes, Montmorin, Bonneau, Aubert, Ségur) tout comme celle de certains journalistes (Peyssonel, l'auteur d'un livre renommé, *Situation politique de la France et ses rapports actuels avec toutes les puissances de l'Europe*), aussi que l'activité de Filippo Mazzei, l'agent du roi Stanislas Auguste à Paris et de certains nobles polonais à Paris entre 1788 et 1790.

Le deuxième chapitre, point central du livre *L'activité de l'ambassadeur français à Varsovie, Marie-Louis Descorches — juillet 1791 — octobre 1792*, s'occupe, entre beaucoup d'autres aspects de la politique française envers la Pologne, du mémorial de Descorches sur les événements de la Pologne dans la période juillet-décembre 1791, intégralement reproduit dans l'annexe (p. 207—219).

Le dernier chapitre, intitulé *Les espérances polonaises dans l'aide de la France pendant l'émigration de Dresde et de Leipzig et de l'Insurrection de Kościuszko* démontre, sur de nombreux documents (mémoires, articles de presse, correspondance diplomatique), qu'« un aide concret de la France pour la Pologne déchirée n'a jamais existé » (p. 129), en dehors de l'exemple personnel des jacobins qui ont montré « comment on doit lutter pour vaincre, comment on doit mener la lutte politique interne, en repoussant en même temps les attaques externes pour obtenir des résultats positifs » (p. 131). Finalement, on insiste sur l'effort, singulier d'ailleurs, de Descorches, comme ambassadeur de la France à Constantinople, à partir du décembre 1792, d'être, dans cette qualité, un aide pour les patriotes polonais. Toujours ici (p. 141) on renvoie, entre autres (note 142) à un ouvrage de N. Iorga (*Les avatars diplomatiques de Descorches à Constantinople*, « Revue Historique du Sud-Est Européen », I—III, 1928, p. 214—230).

Dans l'annexe, en dehors du mémorial de Descorches, on reproduit aussi, pour la première fois, le texte d'un manuscrit peu connu dans la littérature historique, le mss. 967 du Musée Czartoryski de Cracovie (p. 445—461), contenant des considérations d'un auteur polonais anonyme sur la Révolution française et l'attitude des pouvoirs européens envers elle (p. 219—259).

La *Bibliographie*, qui s'étend sur 20 pages (p. 260—280), contient : *des sources manuscrites* (des archives étrangères — Paris, Vienne, Merseburg, Dresde, et polonaises — Varsovie, Cracovie, Wrocław), *des sources imprimées*, *des études monographiques*, *des publications périodiques* polonaises et étrangères (50) — attestant une profonde information, résultat d'une longue investigation, ayant la chance d'être considérée comme exhaustive.

Un résumé en français et en allemand, un indice de noms et une liste des illustrations (34) viennent compléter cet ouvrage intéressant et bienvenu à l'occasion de l'anniversaire de la Révolution française.

M. M.

KEITH HITCHINS, *Conștiință națională și acțiune politică la românii din Transilvania, 1702—1868*, Cluj, Ed. Dacia, 1987, 255 p.

Dès les années '60 quand il commença sa carrière, le Pr Keith Hitchins fut attiré par l'intérêt que l'historiographie américaine portait, à cette date, à l'espace central et sud-est européen. Il poursuivit des recherches très poussées dans les bibliothèques et les archives de l'Autriche, de la Hongrie, de la Tchécoslovaquie et de la Yougoslavie et fut en même temps le bénéficiaire de plusieurs bourses d'études en Roumanie, fait qui lui permit de s'affirmer comme spécialiste dans l'histoire des Roumains. Après des années de persévérantes études des sources primaires, le Pr Keith Hitchins aboutit à une vision d'ensemble sur l'histoire de l'Europe Centrale et du Sud-Est européen. Cette position privilégiée a imprimé une stricte objectivité à l'analyse des déterminations internes et extérieures du phénomène historique roumain. Il prête une attention particulière au mouvement national des Roumains de Transylvanie (XVIII^e — XIX^e siècles) et apporte un plus d'objectivité par la tentative de reconstitution de l'histoire de la perspective des nationalités opprimées. Or, dans les conditions d'une recrudescence réelle des visions nostalgiques de l'histoire de l'Empire des Habsbourg, autant intéressée qu'étrangère à la vérité historique, la démarche historiographique du Pr Keith Hitchins, loin d'être singulière, est tonifiante et reconfortante.

Ses études ont l'avantage immense que confère la vision comparatiste. De ce point de vue, l'insertion et la mise en rapport du phénomène analysé — dans ce cas le mouvement national des Roumains de Transylvanie — avec ceux manifestés sur une aire plus vaste est l'une des principales caractéristiques. La comparaison permanente avec des phénomènes similaires, ayant lieu dans d'autres régions du continent européen, dans lesquels l'historien américain inscrit le phénomène roumain, élargit l'horizon et augmente la crédibilité de ses conclusions.

Les études insérées dans le volume que nous signalons reflètent les conclusions auxquelles l'auteur a abouti au cours des années en poursuivant l'émergence de la conscience nationale chez les Roumains et les éléments de leur solidarité ethnique qui conduiront finalement, en 1918, à l'unité nationale de l'Etat roumain. Les études ont paru à l'étranger au cours des années dans des prestigieuses revues scientifiques.

Le volume commence par trois études : « *Religia și conștiința națională românească și Transilvania în secolul al XVIII-lea* » ; « *Samuel Micu Clain și iluminismul românesc în Transilvania* » ; « *Conștiința națională și cea apuseană. 1830—1848* ». Dans ce cadre l'auteur entreprend une analyse du processus de cristallisation de la conscience nationale chez les Roumains de Transylvanie, du rapport religion — conscience nationale où, dans d'autres termes, solidarité

confessionnelle — solidarité nationale, termes qu'il considère congrus. Une interprétation pertinente avec des points de vue nouveaux et judicieux est offerte par le Pr Keith Hitchins au sujet du processus de laïcisation de la direction du mouvement national roumain. De même, les recherches minutieuses sur la société roumaine conduisent l'auteur à l'identification de la genèse et de l'essor des idées libérales dans cet espace. C'est dans les traits spécifiques de ce dernier processus historique — notamment la conception démocratique sur laquelle s'est fondée la lutte pour la liberté de toute la nation, en opposition avec l'individualisme des « états » de la noblesse libérale hongroise — que l'auteur découvre les origines de l'attitude des révolutionnaires roumains de 1848 : L'« intérêt des intellectuels roumains pour les objectifs nationaux a imprimé à leur libéralisme un caractère collectif. Comme tous les libéraux de l'Europe entière, ils plaidaient, eux-aussi, en faveur de la liberté individuelle, mais la lutte de longue durée destinée à défendre la nation contre l'oppression des autres les a déterminés à faire primer l'intérêt collectif devant les intérêts individuels » (p. 103).

Dans un bref essai « Avram Iancu și revoluția europeană de la 1848 », remarquable pour sa conception comparatiste, le rôle joué par celui-ci est interprété de la manière suivante : « Ils sont très peu nombreux ceux qui, parmi les révolutionnaires de 1848, furent en mesure d'accomplir un rôle pareil, tant dans l'Europe occidentale que dans l'Europe de l'Est. Sous sa direction fut réalisée une réelle participation des paysans à la révolution de 1848, phénomène rarement enregistré en Occident où les centres urbains ont représenté le théâtre des conflits décisifs. Combattant ensemble, Iancu et son armée de paysans se sont appliqués à mettre en pratique un vaste programme de réformes dans lequel les éléments social, national et libéral sont inséparables » (p. 155).

Deux études substantielles sont dédiées à Andrei Saguna. Elles offrent à l'auteur la possibilité d'une analyse pertinente des actions politiques et religieuses roumaines, déployées pendant le néoabsolutisme. C'est en partant de ces études que l'auteur a élaboré sa monographie *Orthodoxy and Nationality. Andrei Saguna and the Romanians of Transylvania. 1846—1873*.

Une dernière étude, « Românii din Transilvania și Ausgleich-ul 1865—1869 », dédiée à la lutte des Roumains contre le dualisme, qui présente les actions des dirigeants du mouvement national roumain, ainsi que leur réverbération au niveau des masses rurales des Roumains de Transylvanie avant, pendant et tout de suite après la proclamation du dualisme, clôt ce volume.

Nous ne saurions conclure avant d'adresser nos éloges à l'éditeur de ce recueil d'études, le Pr Pompiliu Teodor, lui-même l'un des chercheurs les plus compétents de l'histoire moderne roumaine, ainsi qu'il ressort de la remarquable *Introduction* qui ouvre ce volume que nous venons de signaler.

C. P.

Incorporation into the World-Economy : How the World-System Expands, « Review », vol. X n° 5/6 (supplement), 1987, p. 761—902.

Les articles parus sous ce titre englobent une introduction théorique par Terence K. Hopkins et Immanuel Wallerstein (p. 761—779), trois études de cas concernant le bassin caribéen (Peter D. Philips, p. 781—804), l'Empire ottoman (Reşat Kasaba, p. 805—847) et l'Afrique australe (p. 849—900) et une courte notice finale écrite par les auteurs de l'introduction.

Pour les historiens du sud-est européen l'introduction et l'étude sur l'incorporation de l'Empire ottoman présentent un intérêt particulier ; sans ignorer les mérites incontestables des autres études, nous limiterons notre analyse à ces deux chapitres.

L'introduction approfondit la théorie bien connue d'Immanuel Wallerstein sur le système du monde moderne (voyez surtout *The Modern World-System*, vol. I—II, 1974—1980 et le recueil d'études *The Capitalist World-Economy*, 1979). Les auteurs opinent que l'expansion géographique de l'économie mondiale n'est pas faite par hasard. Elle est un processus complexe qui — à part les implications sur les zones et les populations soumises à l'intégration — nécessite des efforts et des investissements plus ou moins hautes de la part des agents du centre qui font l'incorporation. Ces investissements sont consentis particulièrement pendant les périodes de crise cyclique, quand le taux moyen du profit est réduit à tel point qu'une partie de la bourgeoisie est forcée de chercher autres sources de profit. Les auteurs insistent sur le fait que les grandes récessions de l'économie mondiale n'ont été dépassées que par une complexe restructuration de celle-ci, dans laquelle l'incorporation de nouveaux territoires a été seulement un des moyens utilisés, les trois autres indiqués étant le transfert de certaines activités productives « anciennes » dans autres régions géographiques, l'initiation de nouveaux cycles de production et la redistribu-

buton politique d'une partie de la plus-value acquise à l'échelle mondiale à des certains segments de la classe ouvrière internationale.

Pour les zones et les populations soumises à l'incorporation à la périphérie de l'économie mondiale ce processus implique d'une part la restructuration économique achevée par l'implémentation et le développement des activités productives orientées vers le marché mondial et, d'autre part l'adaptation de leurs structures politiques aux nouvelles conditions. À part les formules employées (occupation coloniale directe, domination néo-coloniale etc.) les auteurs soulignent que les structures politiques des zones périphérique doivent être d'une puissance moyenne, c'est-à-dire assez puissantes pour assurer la production pour le marché mondial et conserver le niveau bas des salaires, mais, en même temps pas trop puissantes de sorte qu'elles ne puissent pas influencer sensiblement les termes des relations avec les zones centrales de l'économie mondiale.

Reşat Kasaba, dans le chapitre consacré à l'incorporation de l'Empire ottoman met en évidence la faiblesse de l'appareil d'Etat ottoman, caractérisé par une perte simultanée du contrôle sur les processus de production, sur l'administration et sur l'exercice de la violence. Cette faiblesse a laissé le champ ouvert aux facteurs économiques et sociaux qui concouraient à l'intégration dans l'économie mondiale européenne. L'essor économique européen de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, la hausse des prix européens pour quelques produits ottomans, particulièrement pour les céréales et le coton, ont stimulé fortement la réorientation du commerce ottoman vers l'Occident. La production pour le marché européen a déterminé l'expansion des nouvelles formes d'organisation de la production agricole, particulièrement des *çiftlik* et l'exploitation accrue des paysans. En même temps les difficultés rencontrées par les Occidentaux en pénétrant dans l'intérieur de l'Empire, la concurrence d'entre eux et surtout les guerres napoléoniennes ont stimulé l'essor d'une forte couche des intermédiaires levantins de religion autre que musulmane. Simultanément, l'évolution du rapport international des forces, les défaites de la deuxième moitié du XVIII^e siècle et des premières décennies du XIX^e siècle ont obligé la Sublime Porte de renoncer à son exclusivisme traditionnel et d'accepter les principes européens des relations diplomatiques, devenant ainsi un simple membre (et pas un des plus puissants) du système interétatique moderne.

Bien qu'en conclusion Reşat Kasaba s'efforce à nuancer sa démarche en soulignant que les diverses parties de l'empire ont été incorporées seulement par étapes, il considère toutefois qu'aux environs de 1820 l'Empire ottoman dans son ensemble était déjà intégré à l'économie européenne. Cette conclusion est basée sur le recul du commerce ottomano-occidental dans les années 1820, recul explicable par la fin de la conjoncture exceptionnelle engendrée par les guerres napoléoniennes. Mais le même auteur a soutenu ailleurs, partant des mutations politiques comme le traité commercial anglo-ottoman et le commencement du Tanzimat, que l'incorporation fut achevée seulement en 1839 (voir la présentation dans RESEE, 2/1988); un autre chercheur, Murat Çizakça, croit — basé sur les réalités de l'industrie textile ottomane — que l'incorporation a eu lieu seulement au milieu du XIX^e siècle (voir *Incorporation of the Middle East into the European World-Economy*, « Review », VIII, 1985, nr. 3, p. 353—377). Ces oscillations nous rappellent que le processus de l'incorporation est extrêmement complexe ainsi que toutes limites chronologiques sont forcément relatives. Mais compte tenu du fait que l'incorporation a eu lieu par l'établissement d'un nombre finit des liaisons économiques importantes (exportations ottomanes des céréales et du coton, importations des textiles, des armements et du matériel pour les chemins de fer, emprunts dans l'Occident), nous croyons que l'analyse différenciée de ces flux et de leurs implications sur les diverses activités productives et sur les diverses régions est une condition préalable nécessaire pour avoir une image plus claire de ce processus.

B. M.

M. TODOSIA, I. SAIZU, *Cultură şi economie (Puncte de vedere din perioada interbelică)*, Editura Junimea, Iaşi, 1986, 304 p.

Nowadays, when science is becoming a powerful productive force, most social scientists are increasingly aware of the fact that cultural-educational investments have an intense benefic impact on economic development. In such circumstances, an economist (Mihai Todosia) and a historian (Ion Saizu), both well-known for their previous studies, made a joint venture in analysing such correlations existing in inter-war Romania.

In the general context of the debate about the new targets of the Romanian state after the completion of national unity in 1918, the authors discuss first the opinions on increasing

the applied functions of the various forms of education, then the concepts on the social role of science and culture. Another chapter is devoted to the debates on the rationalization and systematization of all social activities, particularly in economic enterprises and cultural institutions. Finally, the authors try to evaluate the results and implications of „turning concepts into applied universe”. Good results were obtained in decreasing illiteracy, in modernizing certain enterprises and in developing certain industrial branches; in scientific research Romanian scientists also had notable contributions, in several cases even world priorities or leading positions. At the same time there were registered also major shortcomings, especially in ensuring specialized and medium trained manpower, as well as in applying technical innovations in the economic field. The causes of these shortcomings should be sought less in conceptual imperfections than in the scarcity of financial means (the Romanian state was confronted with lasting problems of budgetary equilibria) and in the poor capacity of society and economy to assimilate the results of scientific and cultural progress. This proves that convergence in general principia declarations about the benefic implications of increasing culture is not enough by itself, that it must be supported by the selection of appropriate ways and means and by political steps for concrete action. The authors also suggest that inter-war debates and achievements constituted a valuable experience which alleviated the post-war take-off of Romania.

The book ends with a detailed French abstract (pp. 284—297) and an index of proper names.

B. M.

NICOLAE STOICA DE HAȚEG, *Scrisori* (Ecrits). Ediție întocmită de Damaschin Mioc și Costin Feneșan, Timișoara, « Facla », 1984, IV + 230 p.

Représentant typique des Lumières roumaines, reconnu spécialement en tant que chroniqueur du Banat, Nicolae Stoica de Hațeg (1751—1833) a déployé une riche et constante activité d'épanouissement culturel des Roumains, dans le cadre légal de l'époque, par l'intermédiaire de l'école et de l'église.

La formation résultait des cours de l'école de Timișoara où il a appris les langues allemande, serbe et latine, l'activité en tant qu'instituteur et prêtre à Corni, le département Caraș-Severin (1777—1792), ou directeur des écoles nationales non unies sur toute l'étendue du régime valaque illyr et au front de l'archidiocèse de Mehadia (1792—1833), l'expérience gagnée comme prêtre militaire participant à la guerre turco-autrichienne (1788—1791), sont réfléchies dans l'effort d'éclairer les Roumains de Banat, par les moyens les plus divers qui se trouvaient à sa disposition : la rédaction des manuels, les traductions et les commentaires des textes de la littérature de circulation à l'époque ; la création des circulaires contenant des conseils moraux et pratiques ; les chroniques écrites en roumain, en allemand et en serbe.

En suivant la mise en valeur, à un haut niveau scientifique de l'héritage de Nicolae Stoica de Hațeg, les Éditions « Facla » de Timișoara ont recouru à l'expérience de deux chercheurs fidèles à l'histoire de Banat : le regretté Damaschin Mioc et Costin Feneșan. À leur compétence professionnelle et à leur zèle nous devons la nouvelle édition des *Ecrits* de l'illuministe de Banat. L'actuelle édition comprend des textes moins connus mais extrêmement intéressants en ce qui concerne les nouveaux éclaircissements sur le caractère d'Autoklärer de l'auteur. Il s'agit de la *Chronique et de Mehadia et de Băile Herculane* (pp. 1—74) ; *Les Récits des ancêtres pour les écoliers roumains* (pp. 75—163) ; *Varia* (pp. 164—215). En fait, s'imposent, au cadre de la dernière section de l'édition, des textes moins importants mais représentatifs pour les préoccupations culturelles qui ont duré toute la vie de Nicolae Stoica de Hațeg ; *Chanson* (pp. 166—174) ; *Le catalogue de la collection numismatique* (pp. 175—194) ; *Circulaires* (pp. 195—204) ; *Notes* (pp. 205—215).

Les textes rendus au circuit scientifique par l'actuelle édition jouit dans tous les cas des traductions compétentes et, là où il est nécessaire, des notes explicatives. Celles-ci complètent certaines informations offertes par Nicolae Stoica de Hațeg, corrigent certaines opinions erronées et envoient le lecteur à une bibliographie nécessaire.

Même si, jusqu'à présent la contribution de Nicolae Stoica de Hațeg au développement de la culture et, surtout, de l'historiographie nationale à l'époque des Lumières n'a pas été méconnue l'édition due à D. Mioc et à C. Feneșan apporte des compléments nécessaires et des nuances au profil d'un lettré encyclopédiste par exemple son impressionnante collection de monnaies, remassée, selon les forces et la science de Nicolae Stoica de Hațeg. Cependant, les circulaires rédigées en tant que directeur des écoles nationales roumaines des régions de la frontière du Banat et en tant qu'archiprêtre de Mehadia prouvent, d'une manière convaincante,

les dimensions des préoccupations d'un intellectuel qui croyait avec toute la sincérité dans les devoirs bienfaisants de la culture et spécialement de l'école roumaine.

I. M.

VICTOR NEUMANN, *Vasile Maniu, monografie istorică*, Editura « Facla », Timișoara, 1984, 212 p.

Il fallait vraiment beaucoup de bonne volonté pour aller choisir parmi les hommes politiques et les écrivains ou journalistes de la génération de 1848 la figure un peu effacée de Vasile Maniu, né en 1824 à Lugoj, mort à Bucarest en 1901. L'auteur a pensé, et la préface encourageante de Paul Cornea lui donne raison, que la connaissance de quelqu'un qui, comme Maniu, par une activité assidue, quoique sans éclat, aura contribué au développement de la culture nationale pouvait être utile. En effet, pour comprendre ce mouvement qui, au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, a doté la Roumanie d'institutions modernes, il est indispensable d'étudier le milieu d'origine et la carrière de ceux qui ont formé les couches moyennes de la nouvelle classe dirigeante roumaine. Mais V. Maniu était un homme tranquille, aux qualités modestes : il n'a presque pas de biographie. Alors, s'appuyant sur la riche collection de documents personnels héritée par les descendants, l'auteur a divisé son sujet en quatre chapitres qui traitent successivement de la formation intellectuelle de Maniu, de son action politique, de ses études historiques (complètement oubliées aujourd'hui) et d'un aspect inattendu de ses préoccupations, le théâtre.

La famille, dont V. Maniu n'est pas le membre le plus illustre et qui allait donner plus tard une femme-peintre et un poète, est originaire d'un village du Hațeg et elle se targuait d'appartenir à la petite noblesse, mais le père était marchand. Un heureux essai de reconstituer la bibliothèque de V. Maniu retrouve une solide culture classique et des lectures judicieusement choisies (A. L. Schlœzer, Savigny, Guizot). Après des études de droit à Budapest — furent-elles jamais achevées ? on peut en douter — V. Maniu arrive à Bucarest comme membre d'une troupe d'acteurs où il tenait, avec beaucoup d'ardeur, les rôles de jeune premier. Il fit même représenter un mélodrame écrit par lui, *Amélie, ou la victime de l'amour*. Sa participation à la révolution l'entraîne à revenir en Transylvanie. Il sera de retour à Bucarest en 1858, pour s'y établir définitivement.

L'année précédente il avait publié à Timișoara une *Dissertation historique, critique et littéraire sur l'origine des Roumains de la Dacie Trajane*, ouvrage de plus de six cents pages, dont le titre est tout un programme. Il y défendait avec plus d'intransigeance que de rigueur scientifique la théorie latiniste. Avec cette recommandation il avait gagné les éloges de la « Gazette de Transylvanie » et il lui devra, ainsi qu'à ses relations avec Papiu-Ilarian et Kogălniceanu, la place qu'il allait occuper dans la vie publique : magistrat, parlementaire et membre de l'Académie Roumaine. Comme journaliste et député, il a souvent défendu les intérêts des Roumains du Banat et des autres provinces de la monarchie austro-hongroise. Qui se souvient encore qu'il a été également, pendant de longues années, le secrétaire de la section historique de l'Académie ? Ses travaux, qui ont eu l'honneur d'être traduits en français et en allemand, contiennent peu d'idées originales et son grand projet d'une histoire du Banat (de l'antiquité jusqu'à 1868) n'a jamais été réalisé. Cependant, il se rendait compte de la nécessité d'enrichir l'information documentaire et il se proposait de faire lui-même des recherches aux archives de Sremski Karlovci et de la « Matica Srpska » de Novisad. Faute d'autres mérites, on lui saura gré d'avoir soutenu l'élection de N. Iorga comme correspondant de l'Académie en 1897 (mais n'est-ce pas I. Kalinderu qui a imposé la candidature du jeune savant ?) Il est curieux de remarquer que V. Maniu continuait d'écrire pour la scène des drames historiques sans que le patriotisme qui les animait fût servi par le moindre talent littéraire.

En fin de volume, on trouve un choix de textes : discours et articles de gazette pour la plupart, d'une éloquence d'avocat. A les lire — « l'immortel Lazar découvrant la terre promise », « le grand citoyen Héliade », etc. — on s'explique les moqueries cruelles inspirées à Caragiale par ce genre de rhétorique. Le rapport adressé au ministre de l'Instruction Publique à propos de la mission scientifique de 1892 offre plus d'intérêt, à cause de la description qu'il contient des collections archéologique et épigraphique de Lugoj. Le rôle des copistes de manuscrits, créateurs d'une langue littéraire commune aux pays roumains, est justement signalé par V. Maniu, mais V. A. Urechia leur avait déjà accordé la même attention.

C'est avec un réel plaisir que nous saluons ce premier livre d'un jeune historien. L'on aurait mauvaise grâce à insister sur des observations de détail : Quinet a été traduit en roumain par *Alexandrina* (non « Alexandru ») Vornicelu, *intrépide* ne peut guère signifier « entreprenant »

L'interprétation est toujours prudente, sans encourir le reproche trop commun d'agrandir outre mesure le personnage étudié. Le travail scrupuleusement documenté de Victor Neumann aura enfin rendu justice à une personnalité digne d'être mieux connue.

A. P.

AL. ZUB, *Istorie și istorici în România interbelică* (Histoire et historiens dans la Roumanie de l'entre-deux-guerres), Editura « Junimea », Iași, 1989, 412 pages.

Il n'a pas fallu plus de quatre ans à l'auteur, dont l'activité se dépense infatigablement en plusieurs directions, pour ajouter un nouveau volume à cette histoire de l'historiographie roumaine qu'il est en train d'achever par ébauches successives. Si le premier de ces travaux avait étudié la contribution des historiens professionnels ou occasionnels groupés autour de la revue « Convorbiri literare » (voir notre compte rendu, *RESEE*, XVI, 3, 1978, pp. 609–610), un autre livre, touffu et, somme toute, un peu décevant, *De la istoria critică la criticism* (Bucarest, 1985) avait évoqué la « Methodenstreit » par laquelle furent jetées, au début du XX^e siècle, les bases de l'effort ultérieur d'une science vraiment moderne. Etape extrêmement riche, celle-là, en accomplissements, dont la plupart sont associés à trois maîtres — I. Bogdan, D. Onciul et N. Iorga — et à leur digne élève V. Pârvan. A ce dernier sont d'ailleurs consacrées de nombreuses études d'Al. Zub, qui ne laissent rien à ajouter tant à la biographie qu'à la bibliographie du grand archéologue roumain. Ajoutons que le débat, temporairement clos, à la veille de la première guerre mondiale, par la victoire de l'« école critique », allait être repris avec force et âpreté après 1930 et se prolonger jusque vers 1947. Une « nouvelle école » soucieuse de se légitimer par l'illustre exemple de Xenopol avait harcelé de ses attaques, souvent déloyales, le successeur de celui-ci, N. Iorga, dont les anciens disciples, G. I. Brătianu, C. C. Giurescu, P. P. Panaitescu, pour ne citer que ces trois noms, s'empresaient de prendre la relève et de contester l'autorité, écrasante pour leur jeune orgueil. De cette polémique violente, qui fut sans doute l'expression d'une nouvelle tentative de synchronisation avec le mouvement d'idées européen, au moment même de la crise de l'historisme, nous commençons à peine d'entrevoir la portée réelle, grâce à Ștefan S. Gorovei qui, avec quelques autres, a rassemblé les éléments du dossier, en attendant un jugement impartial qui n'est peut-être pas pour demain. Mais Al. Zub n'y touche que très rapidement dans ses ouvrages.

Le dernier d'entre eux franchit les pas de 1914 et poursuit l'analyse de l'historiographie durant les vingt années de paix qui ont fourni à la culture roumaine, par les illusions de la stabilité et de la liberté, un climat favorable à son plus haut essor.

Disons-le de l'emblée, ce livre a de grands mérites. Celui d'abord de s'appliquer à faire connaître une époque, encore proche tant que ses témoins demeureront présents, mais bien lointaine dans le temps psychologique. La solution de continuité qui est intervenue brutalement fait que la masse des lecteurs découvrira avec saisissement ce que seuls quelques gens du métier savaient encore au sujet des hommes et des faits évoqués dans ces pages. L'intérêt sera aussi grand à l'étranger, où il semble que l'on n'ait conservé que de vagues souvenirs à ce propos, si le livre sera, comme il le faudrait, traduit pour une large diffusion.

En mettant en cause l'attitude de nos prédécesseurs à l'égard des événements de la période qu'il étudie, le livre n'est pas sans dégager une leçon, et c'est un autre de ses mérites. Trop conciliant peut-être, lorsqu'il s'approche des stratégies et des engagements politiques qui ont obstinément divisé les historiens, Al. Zub a voulu que son œuvre donnât de leur labeur fécond une image toujours exemplaire. La leçon est implicite : ce n'est pas dans leurs faiblesses qu'il faut imiter ces personnalités, mais dans leur orientation volontaire vers l'action publique. Occupés à construire des institutions et à guider par leur parole l'éducation nationale, les historiens des deux générations qui, ayant participé à l'Union de 1918, ont tâché de sauvegarder le système qui en dérivait, se trouvent privilégiés par le choix de l'auteur.

Car Al. Zub n'est pas encore prêt à nous donner une histoire des idées historiques ; il se propose seulement de décrire l'activité des universités, des instituts, des musées et de leurs revues. Au centre de ce tableau, l'Académie Roumaine, avec le territoire qu'elle contrôlait et les initiatives qu'elle prenait. L'auteur, en lui accordant l'importance qui lui était due, est parvenu à nous informer consciencieusement des conditions de la profession historique en Roumanie, il y a un demi-siècle. On regrette pourtant qu'il n'ait pas eu la possibilité de puiser directement aux archives de cette institution, d'accès malaisé, mais d'une richesse prodigieuse.

Au fond, la sympathie avec laquelle Al. Zub salue l'effort héroïque et heureux des fondateurs en dit plus long qu'il ne le pense sur lui-même. Chacun d'entre nous se dévoile en affichant

ses choix. Lorsqu'il remarque le reflux de la popularité de l'histoire après 1918 et, surtout, l'affaiblissement de cette autorité oraculaire qu'on s'accordait au XIX^e siècle à prêter à l'historien, comme nous comprenons son cuisant regret ! Curieusement, ce grand tournant aura déterminé une méfiance envers le discours historique, en dépit de, sinon à cause de, l'accent mis plus vigoureusement que jamais sur la tradition. Or, la tradition — Al. Zub nous le rappelle, en citant T. S. Eliot, — n'est pas un héritage que l'on accepte, mais le résultat, difficilement conquis, d'un choix conscient. Dans le sens où nous l'entendons, c'est le devoir de veiller sur un patrimoine menacé et de le défendre.

A. P.

MILAN VANKU, *Nicolae Titulescu — promotor al politicii de pace și colaborare în Balcani. 1920—1936*, București, Ed. Politică, 1986, 190 p.

Connu pour ses recherches consacrées à l'histoire de relations internationales des Etats du Sud-Est européen pendant l'entre-deux-guerres, surtout au rôle de la Petite Entente et à la dynamique de la politique étrangère de la Yougoslavie *, le Pr. Milan Vanku s'arrête maintenant à la figure de Nicolae Titulescu, l'homme politique et diplomate roumain toujours intéressé à l'espace balkanique, artisan notoire du Pacte d'Athènes (9 février 1934), comme instrument de défense de la paix et de l'intégrité territoriale de tous les pays de la zone dans la quatrième décennie de notre siècle. Son penchant pour la personnalité de Titulescu date de presque un demi-siècle — selon l'aveu de l'auteur — lorsque la presse yougoslave, que l'ancien lycéen de Vršac lisait toujours, évoquait fréquemment les idées et les actions politiques de cet illustre représentant de la diplomatie européenne de l'époque.

Les fouilles dans les plus importantes archives yougoslaves et étrangères, y compris roumaines, et une lecture attentive et sereine de l'historiographie du sujet, dont celle roumaine n'a pas de secrets pour lui, ont offert à l'auteur une base solide d'informations pour donner au lecteur une image synthétique, mais fortement dessinée, du vrai rôle de Titulescu dans la politique balkanique pendant une période assez trouble de l'histoire européenne. Milan Vanku a réussi de discerner les motivations réelles et profondes de cette politique destinée — au-delà de toutes les difficultés — à instaurer un climat de sécurité et de confiance entre les gouvernements de cet espace, situé au carrefour des intérêts tellement différents et contradictoires, dont les origines se trouvaient aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur de la zone.

L'auteur a le mérite d'esquisser un tableau bien équilibré des efforts de Titulescu, en vue d'accomplir ses projets, de saisir les dangers qui menaçaient le combat public de l'homme politique roumain contre le révisionnisme et le fascisme, de mettre en relief ses succès dont les échos ne se sont pas éteints après sa chute (août 1936).

Un livre intéressant, dont l'analyse pertinente le rend utile aux lecteurs attirés par la politique internationale aux Balkans des années '20 et '30.

C. I.

ALEXANDRU DUȚU, *Dimensiunea umană a istoriei*, București, Editura Meridian, 1986, 301 p.

Des études représentatives pour le courant historiographique lancé par les *Annales* de la plume de Georges Duby, Robert Mandrou, Michel Vovelle, Roger Chartier et, bien entendu, Lucien Febvre sont rassemblées dans ce volume dans lequel le lecteur trouve aussi un texte de Hugo Dyserinck et des pages subtiles de l'œuvre de nos savants Nicolae Iorga, G. M. Cantacuzino et Nicolae Cartoian, d'autres tirés d'un livre de l'américain Walter J. Ong, ou bien d'un écrit de Nicodème l'Hagiorite qui fut aussi l'un des deux éditeurs de la *Philokalia tōn hierōn nēptikon*. Les fragments anthologués sont divisés en quatre sections : « Perspective » (Perspectives), « Ce se schimbă și ce rămâne » (Ce qui change, ce qui reste), « Închipuirea, chipul străinului și al omului exemplar » (L'imaginaire, l'image de l'étranger et de l'homme exemplaire), « Cartea și dorința de ficțiune a omului » (Le livre et la nécessité de fiction) précédées par quatre essais appartenant à Al. Duțu : « Culturile văzute dinăuntru » (Les cultures perçues de l'intérieur), « Chipul copilului și al Ifigeniei » (L'image de l'enfant et celui d'Iphigénie), « De la Torcello

* Voir *Mala Antanta, 1920—1938* (La Petite Entente, 1920—1938), Titovo Urice, 1969 ; *Mica Înțelegere și politica externă a Iugoslaviei, 1920—1938* (La Petite Entente et la politique étrangère de la Yougoslavie, 1920—1938), Bucarest, 1979.

la Voronç și la baroc » (De Torcello à Voronç et au baroque), « Întoarcerea lui Martin Guerre » (Le retour de Martin Guerre). Tout cela sous le générique très bien choisi de « Sensibilitate și imaginar » (Sensibilité et imaginaire). Après ce bref aperçu sur la structure composite du volume, essayons de faire le point sur les lignes de force et l'intérêt que suscite le livre.

Au point de vue épistémologique, la tentative de rassembler des auteurs et des textes d'une grande diversité, appartenant à des époques et cultures différentes, pourrait être une démarche risquée : en effet, quel épistème (ou, en termes kuniens, quel paradigme) prend contour par les contributions d'un coryphée comme Nicodème et, respectivement, par celles de notre protéique Iorga ou d'un nouvel historien comme Michel Vovelle ? Qu'est-ce que lie, au delà des siècles et des frontières, inexpugnables à un premier abord, les personnalités choisies pour cette anthologie ? Bien entendu, les réponses doivent être trouvées à l'intérieur de la méthodologie de l'historiographie et fondées, éventuellement, sur des arguments tirés du livre.

En premier lieu il s'agit de l'ambition pathétique des historiens de *Annales* (revue fondée par Lucien Febvre et Marc Bloch) comme de celle des autres, sensibles eux aussi à l'exemple des premiers, de situer au centre de la démarche historiographique l'être humain, surtout l'homme quelconque et parfois même le plus humble. Les millénaires d'histoire anecdotique et élitaire écrite sur l'ordre du pouvoir et mesmerisée par le charisme (ou seulement par la violence) de, ceux qui se trouvaient au sommet de la pyramide sociale ont réussi d'imposer dans la présentation du passé une manière un peu gothique : sur l'arrière toile orageuse des confrontations entre les nations, des héros (surtout des héros couronnés) innocents ou (s'ils étaient ennemis), abominables, se rencontraient dans des confrontations terrifiantes laissant aux masses l'unique rôle de figurants, des « ombres des temps révolus ». Les actes d'une telle ou telle chancellerie impériale étaient pour les historiens fidèles à cette vision de l'histoire du monde, plus importants que la structure démographique ou les invariants de l'imaginaire collectif, et les événements détaillés au maximum, étaient infiniment plus importants que les idées, les croyances, les Weltbilder. Avec une application positiviste aveugle, l'historien était ainsi condamné de fouiller perpétuellement les archives ou les livres des prédécesseurs, ayant comme idéal absolu la publication d'une obscure chronique de cour, d'une lettre inédite ou la description d'une nécropole. Dans tout son travail, les plus menus détails renfermaient des années de recherche ou des moments providentiels, mais l'ensemble s'éloignait de plus en plus pour devenir, finalement, intangible. Parfois il semblait même frivole, scandaleux : une vaste œuvre au sujet ésotérique et extrêmement limité (qui ne manquait pas d'être, parfois, fantaisiste), était beaucoup plus honorable que la tentative de crayonner ou de caractériser l'ensemble de la civilisation dans laquelle avait évolué le sujet. De même, dans cette course à la recherche de l'exactitude (un complexe d'infériorité, nul ne l'ignore, unit humanistes et physiciens, chimistes et mathématiciens), la dernière chose qui pouvait susciter l'intérêt était l'homme, l'homme quelconque.

Le fait que les verbes sont au passé ne veut pas signifier que ce temps n'existe plus dans l'historiographie et qu'il ne serait plus dominant. D'autre part, l'image du nouveau type d'histoire n'est pas tout à fait une surprise — la présence même de l'Hagiorite, ou celle de Iorga démontre que la « nouvelle histoire » n'est que la réception plus radicale d'un filon historiographique presque tout aussi riche que celui qu'il combat. Pourtant, la question essentielle n'est pas d'établir des priorités, mais de transformer la modalité, commune aujourd'hui, de compréhension du rôle et des méthodes de l'historiographie, au profit du *sujet par excellence* qui, j'insiste moi aussi, est l'homme.

Tant par le choix des textes que par ses propres contributions, Al. Duțu prouve que la démarche de la nouvelle histoire reste en essence une initiative d'envergure qui se propose de récupérer la fraîcheur authentique de ce qui est humain, par la réhabilitation de certains êtres obscurs, comme Martin Guerre, ou par l'investigation de l'altérité, de l'imaginaire baroque, de l'image de l'enfant ou de la femme, ou par l'analyse de la culture populaire. Par le retour dans le temps et dans l'espace des cultures disparues, l'historien retrouve le présent d'une manière exemplaire : « si nous n'avons pas réussi une récupération totale du passé — écrit l'auteur à la fin de l'une de ses études — ce qui était d'ailleurs prévisible, et n'était même pas possible, nous sommes parvenus à une meilleure compréhension de nous mêmes, ce qui est sans doute le dessein non avoué, mais principal de l'histoire des civilisations ».

Si les Maisons d'Éditions (surtout *Meridiane*) publient des titres prestigieux de la nouvelle historiographie et mettent à la portée des lecteurs les œuvres de Fernand Braudel, Jacques Le Goff, Jean Delumeau, Pierre Chaunu et d'autres auteurs, si dans les publications périodiques et dans nos volumes d'historiographie se fait remarquer une certaine vague novatrice, il convient de noter qu'à l'origine d'un bon nombre de ces initiatives éditoriales se trouve l'intérêt toujours plus puissant pour une *dimension humaine de l'histoire*.

S. A.

Pulpudeva. Semaines philippopolitaines de l'histoire et de la culture thrace, 5, Sofia, 1986

Die Bulgarische Akademie der Wissenschaften führt gemeinsam mit dem Institut für Thakologie, dem Komitee für Kultur und dem Archäologischen Museum in Plovdiv seit dem Jahre 1974 Semaines philippopolitaines de l'histoire et de la culture thrace durch, an denen ausländische Experten und Stipendiaten beteiligt werden. Die in den Kongresssprachen erscheinenden Protokolle stellen wertvolles Forschungsmaterial dar. Der vorliegende 5. Band, den G. Mihailov betreute, wertet die Veranstaltung aus, die in der Zeit vom 3.—17. Oktober 1982 durchgeführt wurde. Auf dieser referierten Altertumswissenschaftler der verschiedensten Sparten aus Bulgarien, Jugoslawien, Griechenland, Rumänien, der Tschechoslowakei, der DDR, der UdSSR, Polen, Großbritannien und Italien über aktuelle Fragen der thrakologischen Studien. Archäologische Fundberichte auf der einen und religionsgeschichtliche Probleme auf der anderen Seite bildeten Schwerpunkte.

Irm.

Symposia thracologica, N^{os} I—VI, 1983 —1988

Des réunions nationales dans le domaine des études thraces s'organisent en Roumanie depuis 1978. À partir du VI^e symposium, les résumés des communications sont publiés dans des volumes parus par les soins de l'Institut de Thracologie de Bucarest, par les soins des filiales de cet Institut ou des musées des villes qui organisent ces réunions avec le concours des autorités locales. Chaque fois, la direction des équipes qui assurent la rédaction des volumes est due au Pr Dumitru Berciu, directeur de l'Institut de Thracologie, et, dès 1986, au Dr. Petre Roman aussi. Les centres dans lesquels ont été publiés les six volumes sont : Craiova, Drobeta — Turnu-Severin, Constanța, Oradea, Miercurea-Ciuc, Piatra-Neamț. Le nombre des pages et le nombre des exemplaires s'accroissent, tout comme le nombre des auteurs (quelques dizaines dans chaque volume) d'une année à l'autre. La présentation graphique devient toujours meilleure.

Le but de ces publications est de faciliter la diffusion des résultats et des faits nouveaux des explications originales et des directions nouvelles de recherche concernant le substrat thraco-dace, la symbiose daco-romaine et la genèse du peuple roumain. Chaque volume comprend des renseignements sur les fouilles les plus récentes et sur les découvertes faites dans la région ou l'on a organisé le symposium.

Nous essayons d'énumérer brièvement quelques contributions et voies de recherche plus importantes qui rendent profitable la lecture de ces volumes. Une série de résumés porte sur l'âge du bronze et sur l'âge du fer et surtout sur la genèse des Thraces.

On fournit un riche matériel et des analyses pertinentes sur l'organisation politique et sur les territoires des Daces, sur l'évolution de leurs systèmes de fortifications, sur leurs habitats, leurs logements et leur système de bâtiment, sur le matériau de construction (la pierre et son exploitation, l'argile etc.), sur l'exploitation des minerais et sur l'histoire de la métallurgie chez les Daces. Par l'étude des outils et des restes des céréales, l'archéologie roumaine prouve d'une manière systématique et convaincante le fait que les Daces pratiquaient une agriculture intensive qui, à côté de l'élevage, jouait le rôle principal dans leur vie économique, tandis que la chasse jouait un rôle secondaire. On trouve aussi des analyses sur la production de différents centres de la céramique, sur le commerce et sur la circulation et l'émission des monnaies, sur les armes et sur la stratégie de lutte tant des Daces que des Romains. À côté des données sur le rite d'enterrement et sur les éléments artistiques pour lesquelles on préconise la réalisation d'un répertoire, on trouve des renseignements sur les valeurs spirituelles de la civilisation dace, renseignements puisés dans les auteurs antiques au sujet de leur religion (les rapports entre Zamolxis et Pitagore, le cavalier thrace) et de leur profil moral.

Les recherches mettent en évidence, à travers différentes périodes, des relations entre l'espace dace et l'espace sud-est européen, méditerranéen, de l'Europe centrale, de l'Europe du nord, des relations entre les Daces et les Celtes. Une place spéciale occupe l'interprétation des relations des Daces avec les Grecs et les Romains avant que la Dacie soit conquise par les légions romaines.

Pour la période comprise entre le II^e et le VII^e (VIII^e) siècle de n.è., les dernières fouilles archéologiques confirment une fois de plus la continuité de la population dace après la conquête romaine et la continuité de la population daco-romaine. Quelques aspects importants du processus de la romanisations concernent : le rôle des fortifications romaines, l'établissement des localités romaines à caractère urbain en Dacie dans une période qui coïncide

avec le point culminant de l'„urbanisation" dans l'Empire Romain, la romanisation de certains outils agricoles utilisés tant par les Daco-Romains que par les Daces libres. On a étudié aussi un grand nombre de localités rurales de la même période et l'importance du fait que la population daco-romaine est christianisée dès les premières siècles de n.è.

Ces dernières décennies on a beaucoup travaillé pour mieux comprendre la civilisation des Daces libres, le caractère spécifique de leur romanisation, leurs contacts avec les Daco-Romains, leur contribution à l'influence exercée par le substrat des Roumains.

Les volumes que nous présentons fournissent aussi des données sur la période des grandes migrations ; on trouve de précisions multiples sur les invasions successives, et sur les relations de la population daco-romaine avec l'Empire romain d'Orient.

Une discipline qui trouve une place toujours plus importante dans ces volumes est la linguistique. On discute les arguments pour considérer le thrace et le dace comme deux idiomes distincts, on suppose que le dace avait des dialectes, on propose quelques étymologies daces pour des mots roumains (en discutant des faits de l'albanais aussi). De l'examen de la diffusion dialectale des mots provenant du substrat, on tire des conclusions importantes concernant la continuité des Roumains au nord du Danube, on étudie le substrat de l'aroumain etc.

Il y a aussi des résumés qui mettent en évidence des survivances daces dans le folklore roumain.

Pour conclure nous soulignons encore une fois l'intérêt de ces publications pour les études sud-est européennes, non seulement par l'objet de l'investigation, mais aussi par les nombreuses références que les spécialistes roumains font aux résultats des recherches entreprises dans les autres pays de la zone.

C. V.